

Le mot de l'Association

Emmanuel Chartier-Kastler

A l'initiative de notre président, Alain Haertig, le conseil d'administration avait décidé l'an passé de rendre hommage à nos collègues déportés à l'occasion du cinquantenaire de la libération des camps de concentration. Gabriel Richet (promotion 1938) était par son histoire familiale bien placé pour mener à bien une telle tâche. Gabriel Richet l'a acceptée d'emblée, et après six mois d'un travail patient et méticuleux, il est en mesure de présenter à nos mémoires les pages qui suivent.

Au nom de l'Association, qu'il me soit permis de le remercier très chaleureusement pour le temps et l'énergie qu'il a consacrés à cette enquête. Nous avons connaissance de quelques noms de collègues ayant été déportés, il en a trouvé — malheureusement — beaucoup plus que nous ne l'imaginions (44, cf. intra). Gabriel Richet fait don à l'Association de ses archives et documents. Nous lui en sommes très reconnaissants.

L'accueil enthousiaste et dynamique qu'il m'a réservé lors de notre premier entretien m'a permis de comprendre le talent de chef d'équipe qui a été le sien dans ses fonctions hospitalo-universitaires, et la rigueur et le souci de la perfection qui allaient se dégager de son travail.

Nous remercions tous nos collègues et les membres des familles de ceux qui sont morts en déportation, victimes de l'antisémitisme et déportés politiques pour leurs témoignages. Nous remercions le ministère des Anciens com-



Le 25 avril 1945, le général de Gaulle rendait hommage aux hommes et femmes qui revenaient des camps de la mort. Parmi eux, Charles Richet, promotion 1908, déporté en 1943 (7^e personnalité en partant de la gauche).

battants, les associations des anciens combattants, le Centre de documentation juive, les archives de l'AP-HP et Bénédicte Vergez, historienne pour leur collaboration et sympathie. Cette enquête veut se placer à la demande de Gabriel Richet dans une idée de continuité et d'actualisation grâce aux nouvelles informations que vous pourrez lui apporter à cette occasion.

Je vous engage très vivement pour la mémoire de nos collègues ayant vécu cette triste page de notre histoire, qu'ils soient encore vivants ou non, à lire les pages qui suivent et à y retrouver l'esprit qui lie encore aujourd'hui tous les collègues de l'Internat des hôpitaux de Paris entre eux. ■

** Promotion 1984. Secrétaire général de l'Association*

Nul n'a le droit d'en oublier un seul

Gabriel Richet

*A ceux qui, par leur martyr
et leur courage, ont aboli
le règne de l'infamie et
ont réveillé la morale perdue.*

Le tribut payé par les médecins durant la guerre de 1939-45 est lourd comme l'indique la liste des morts pour la France apposée dans le hall de l'ancienne faculté de médecine (Centre inter-universitaire de Paris V, 12 rue de l'Ecole de Médecine, 75006).

Cette plaque commémorative de la Fédération nationale des médecins du front rappelle le nom des 272 médecins tombés au combat, des 235 résistants tués dans l'action ou fusillés et des 325 morts en déportation. C'est dans ces circonstances que 832 médecins ont péri. Ces chiffres ne comprennent pas en fait les 41 médecins victimes du devoir (lors des bombardements), ni les 125 autres morts dans l'Empire entre 1939 et 1945.

Le nombre exact des confrères déportés revenus vivants n'est pas connu.

Bien des internes des hôpitaux de Paris, anciens, en exercice ou étudiants nommés ultérieurement, ont lutté sous une forme ou une autre contre l'occupant ou ont accepté de relever des confrères retenus depuis trois ans dans les camps pour assumer le service médical et chirurgical de nos compatriotes prisonniers de guerre.

Quelles qu'aient été les actions où nos collègues se sont engagées ou le sort qu'ils ont subi, ils ont souffert et mis à l'épreuve leur courage. Leur souvenir doit être présent à l'esprit de tous les internes, anciens ou récents.



Gabriel Richet, promotion 1938 : « Cinquante ans se sont écoulés depuis 39-45 et cet hommage offre une chance de retrouver le souvenir de nos collègues déportés et de leur manifester notre reconnaissance pour leur action. »

Cette année est celle du cinquantenaire de la libération des camps de déportation. Aussi l'Amicale a-t-elle tenu à rendre hommage aux 44 collègues que nous savons avoir été déportés, soit aux fins d'extermination raciale (14) soit pour motif « politique » (30).

Avons-nous retrouvé le nom de tous les collègues déportés ? Non, malgré les efforts engagés. Un dossier est ouvert à l'Amicale. Ceux dont nous n'avons encore trouvé nulle trace ont leur place dans nos archives et dans un prochain bulletin. Notre hommage offre une chance de retrouver leur souvenir et de leur manifester notre reconnaissance pour leur action. Nul n'a le droit d'en oublier un seul.

Pour chaque collègue déporté, une brève notice a été établie, s'attachant à dégager un aspect propre à son cas.

Procéder autrement aurait conduit à une litanie répétitive de l'abominable. ■

les victimes de l'Antisémitisme

Gabriel Richet

Ils sont quatorze, internes en exercice et anciens, hommes et femmes, qui ont été déportés pour le simple motif qu'ils appartenaient à la communauté juive. Très peu, à notre connaissance, sont revenus des camps de la mort.

Les collègues déportés pour appartenance à la communauté juive forment un groupe à part : convois directs de Drancy au camp d'extermination d'Auschwitz ; listes des déportés de chaque convoi publiées par Serge Klarsfeld au Centre de documentation juive contemporaine de Paris ; données numériques du tri immédiat à la gare d'Auschwitz séparant ceux économiquement inutilisables — vieillards, malades, enfants aussitôt gazés, —, des « Immatriculés » affectés comme travailleurs à la Buna de l'IG Farben (Le Monde du 10 mars 1995 parle du rôle joué dans l'IG Farben d'Auschwitz par certains membres récemment en activité au sommet de la Deutsche Bank) ; nombre de survivants à la libération des camps où ces déportés ont été transférés après l'évacuation d'Auschwitz en janvier 1945.

Drancy était le lieu de formation des convois. Le camp était commandé par l'autorité allemande, mais en fait la gendarmerie française en assurait la garde.

En août 1944, quelques internés restés sur place échappèrent à la déportation. Parmi eux se trouvait un collègue, Bernard Dreyfus (pro-

motion 1935). Il y en eut peut-être d'autres. Les notices retraçant l'histoire de chacun des collègues sont présentées ci-dessous dans l'ordre chronologique des convois.

Convoi 1 du 27 mars 1942 :

Prosper Veil (promotion 1922). Ophtalmologiste des hôpitaux, arrêté à 49 ans en décembre 1941. Son sort à Auschwitz est inconnu (*Sem. hôpitaux*, 1946, p. 1707).

Convoi 3 du 22 juin 1942

René Bloch (promotion 1911). Chirurgien, arrêté devant sa clinique. Dans son éloge funèbre (*Sem. hôpitaux*, 1946, p. 1706), J. Leveuf rapporte le témoignage du docteur Steinberg : « Le 10 août, j'ai vu moi-même le déporté René Bloch, tué par une injection intracardiaque de phénol pratiquée par Pancszik (un infirmier) sur les ordres du médecin chef Endress. »

Convoi 48 du 13 février 43

Françoise Lévy (promotion 1928). Le nom de cette collègue figure parmi les victimes de la déportation. Dans l'*Annuaire de l'Internat* de 1937, son adresse est avenue Jean Jaurès et son lieu d'activité l'hôpital Saint-Louis. Aucune notice nécrologique n'a été trouvée dans les journaux de dermatologie.

Convoi 58 du 31 juillet 1943

Fernand Hirschberg (promotion 1920). Il s'était couvert de gloire aux Fusiliers Marins en 1914-18 (4 Citations et la Légion d'honneur). Dans la *Presse médicale* du 4 octobre 1952, 60, 1314, P. Moulouquet rappelle que F. Hirschberg circulait dans Paris, soignait ses cheminots comme si de rien n'était et, un matin très tôt

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

téléphona : « *Excusez-moi Patron de ne pas venir à l'hôpital aujourd'hui, les argousins sont là pour m'emmener* » Arrêté le 27 juillet 1943 avec sa femme et sa belle mère et aussitôt déporté à Auschwitz où il a été affecté à la terrasse, sa qualité de médecin n'étant pas reconnue. Il vit misérablement à l'infirmerie et subit le transfert infernal d'Auschwitz à Buchenwald en janvier 1945 (voir R. Waitz et F. Girard). A l'approche des Américains, il est jeté sur la route avec une colonne de dix mille déportés.

Le ministère des Anciens combattants le porte décédé le 8 avril 1945. (*Rev. Tub.* 1946, 10, 729).

Convoi 60 du 7 octobre 1943

Robert Waitz (promotion 1923). Voir l'article sur les déportés politiques p. 21.

Convoi 61 du 20 octobre 1943

Roger Perelman (promotion 1954). Arrêté à 19 ans en 1941 par la police française comme Juif, interné à Pithiviers, il s'évade, est pris à Nice par la Gestapo en octobre 1943, puis déporté à Auschwitz. Lors de la « tonte », il apprend du coiffeur le destin (gazés) des 613 non immatriculés et le baignoire pour les 387 restants ; tels ses camarades, il n'y croit pas. Affecté à la mine de charbon de Janina, il subit la vie concentrationnaire pendant plus d'un an.

Le 18 janvier 1945, le camp est évacué à pied. Le massacre de la colonne commençant, il s'évade sous le feu des SS puis est repris. Le lendemain, un SS vide plusieurs chargeurs sur son groupe de détenus. R. Perelman blessé au poignet, fait le mort, se dégage du charnier, s'enfuit. Il est recueilli trois jours par des Silésiens qui savaient parfaitement qu'il était un déporté évadé, mais ces Volksdeutschen avaient une haute conception de la charité chrétienne. Il part au devant de l'avant-garde russe, sortant ainsi de l'enfer 4 mois avant l'armistice.

R. Perelman doit la vie à son courage, à sa résistance physique et morale, à sa connaissance du yiddish qui lui permit de se faire comprendre par les tankistes russes ainsi qu'à

l'intelligence avec laquelle il s'est adapté. Inscrit en médecine après-guerre, il a terminé sa carrière comme professeur de pédiatrie à l'université Paris XIII.

Convoi 62 du 20 novembre 1943

Joseph Levy Valensi (promotion 1906). Professeur de la clinique psychiatrique de Sainte-Anne. Il est arrêté en gare de Nice. Aucune information le concernant nous est connue (*Sem. hôpitaux* 1946, p. 1694). Il a sans doute été gazé à son arrivée (914 ont subi ce sort sur 1181 partants).

Convoi 62 du 20 novembre 1943

André Malinsky (promotion 1933) Porté décédé le 21 novembre 1943 au ministère des Anciens combattants. Dans la liste du convoi figurent aussi le nom d'une Mme Malinsky et de deux enfants nés en 1940 et 1942. Toute la famille a-t-elle été gazée ?

Convoi 62 du 20 novembre 1943

Léon Zadoc Kahn (promotion 1892). Ancien médecin de l'hôpital Rothschild. Arrêté dans sa maison de Marines près de Pontoise le 2 novembre 1943 par la gendarmerie française ! Il a dû être gazé à son arrivée (porté décédé le 30 novembre 1943 au ministère des Anciens combattants). Son fils Bertrand (promotion 1926) a préféré se suicider en juin 1940. De ce convoi, Jean Cahen Salvador, futur conseiller d'Etat, s'est évadé aux environs de Lérrouville (cf Serge. Klarsfeld).

C'est lors de la « tonte » que Roger Perelman apprend que 613 camarades non immatriculés sont gazés.

Convoi 63 du 17 décembre 1943

Albert Cohen (promotion 1930). Déporté sans doute dans le même convoi que son père. Il est porté décédé le 17 décembre 1943 par le ministère des Anciens combattants (date administrative est-il précisé).

Convoi 66 du 20 janvier 1944

Michel Léon Kindberg (promotion 1908). Médecin des hôpitaux de Paris. Arrêté à Toulouse avec sa femme et son fils, tous deux disparus depuis (*Sem. hôpitaux* 1946, p. 1702).

LE CINQUANTENAIRE DE LA DÉPORTATION

DRANCY-AUSCHWITZ : QUINZE DÉPORTÉS, DONT UN FUTUR INTERNE, PERELMAN d'après Serge Karsfeld

Le Mémorial de la déportation des Juifs de France. 2e édition. Centre de documentation juive contemporaine de Paris, rue Geoffroy de l'Asnier, 75004 Paris.

Convoi n°	Date de départ	Nombre de déportés	Donts enfants de - 12 ans	Déportés immatriculés	Déportés gazés	Survivants à la libération	AIHP déportés
1	27-03-42	1112	?	1112	?	19	P. Veil
3	21-06-43	1000	?	1000	?	24 dont 5 F*	R. Bloch
48	13-02-43	1000	150	311	689	12 dont 1 F*	F. Lévy
58	31-07-43	1000	95	273	727	28 dont 18 F*	F. Hirschberg
60	07-10-43	1000	108	509	491	31 dont 2 F*	F. Waitz
61	28-10-43	1000	125	387	613	42 dont 3 F*	Perelman
62	20-11-43	1181	164	286	914	29 dont 8 F*	Malinsky, Levy Valensi, Zidoc Kahn
63	17-12-43	850	99	345	504	22 dont 4 F*	
66	20-01-44	1147	221	291	856	47 dont 15 F*	Léa Kindberg
69	07-03-44	1501	178	190	1311	20 dont 5 F*	Heller
73	15-05-44	878	12	?	?	16	M. Hamburger
75	30-05-44	1004	104	373	624	85 dont 51 F*	A. Cain
75	30-06-44	1150	162	621	529	167 dont 100 F*	Arager-Oguse

Pour les convois n°1, 3 et 73, tous les déportés ont été immatriculés, il n'est donc pas possible de savoir le nombre de ceux qui ont été assassinés dès leur arrivée.

* Femmes

Il passe un an à Auschwitz puis subit avec R. Waitz en janvier 1945 l'Anabase vers Buchenwald. Comment a-t-il pu à 60 ans survivre à une telle épreuve ?

Dans la *Gazette médicale de France* (1946, p. 524) on lui prête au sujet du Petit Camp le propos suivant : « Il y a eu dans ces niches (les grabats superposés) des cas d'anthropophagie ». (cf.

Desoille, Tomkiewicz et Toulet). Devenu médecin de block, il eut à faire face à l'épidémie de typhus. C'est ainsi qu'il le contracta et en mourut quelques jours après son retour à Paris en avril 1945.

Convoi 69 du 7 mars 1944

Moïse Haller (promotion 1908). La seule donnée connue est la date de sa mort, telle

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

qu'elle est enregistrée au ministère des Anciens combattants, le 12 mars 1944.

Convoi 73 du 15 mai 1944

Maurice Hamburger (promotion 1923). Médecin des hôpitaux de Paris, il est arrêté en avril 1944 en Ardèche, son sang froid permettant à sa famille de s'échapper (*Sem. hôpitaux*, 1946, p. 1703). Le convoi fut divisé en deux parties, l'une orientée sur Auschwitz, l'autre vers Kaunas et Reval pour mettre de la main d'œuvre à la disposition de l'organisation Todt. M. Hamburger aurait fait partie du contingent dirigé vers les Pays-Baltes, mais sans autre précision.

Convoi 75 du 30 Mai 1944

André Cain (promotion 1909). Médecin des hôpitaux de Paris. La protection que lui apporta son refuge en zone Sud fut bien précaire. Avec sa femme et son fils, ils furent arrêtés et transférés à Drancy.

Alerté, son élève Jean Cottet (promotion 1929) intervint auprès de notre collègue B. Ménétreel, (correspondance de B. M., médecin personnel de Pétain conservée aux Archives Nationales). En vain. Cela démontre le peu de cas que l'occupant faisait du gouvernement de Vichy. Madame Cain était aveugle ou presque.

Tous les deux ont été sans doute gazés. Un de leur fils est revenu de Buchenwald (*Sem. hôpitaux*; 1946, p.1706).

Convoi 76 du 30 juin 1944

Jeanne Arager-Oguse (promotion 1929). Voir article sur les déportés politiques p. 10.

Hors convois

Stanislas Tomkiewicz (promotion 1956). Ce collègue, âgé de 14 ans en 1939, a commencé en 1941 des études clandestines de médecine à Varsovie. Après la révolte du ghetto, il a pu sauter du train qui l'emmenait à Majdanek, camp d'extermination.

Arrêté à nouveau en juillet 1943, il est dirigé sur Bergen Belsen avec 2 500 Juifs munis d'un passeport étranger (faux bien sûr) qui de ce fait auraient pu être « échangés » ou internés à

Vittel. La plupart furent gazés. S. Tomkiewicz fit partie des deux cent survivants, non astreints au travail, dont le sort fut « supportable » jusqu'en juin 1944. Puis ce fut la famine, et l'enfer des derniers jours, l'accumulation des cadavres et l'anthropophagie même.

En avril 1945, il est placé dans un convoi destiné à Therinstadt au moment même où les déportés de Dora arrivent à Bergen Belsen (cf J.-C. Dreyfus) ; la bureaucratie allemande fonctionnait donc toujours mais tournait, affolée, sans rime ni raison (Cf Potez).

Stanislas Tomkiewicz arrive en France en juin 1945, pesant 36 kg, avec une tuberculose grave. Il passe son bac, s'inscrit en médecine puis est nommé en 1956. Psychiatre, il est à ce jour directeur de recherche à l'Inserm.

Au total, les deux collègues déportés à Auschwitz par persécution antisémite qui sont revenus sont Michel Léon Kindberg, décédé du typhus peu après son retour et Jeanne Arager-Oguse, dernier ancien interne des hôpitaux de Paris déportée en juillet 1944.

Un futur interne, Roger Perelman, a aussi échappé, tout comme Stanislas Tomkiewicz qui suivit un itinéraire très différent. Tous les autres sont morts. En revanche, un collègue non « clas-

sé » comme Juif, Robert Waitz, a survécu. Il est vrai qu'il avait à Auschwitz des fonctions de médecin. Son cas peut être rapproché de ceux de André Bohn, Gilbert Dreyfus et Jean-Claude Dreyfus, détenus « politiques » dans des camps autres que Auschwitz, mais non identifiés Juifs ou inscrits sous une fausse identité, sont sortis vivants.

La haine raciale a donc été plus meurtrière que la volonté de punir des actes de résistance. De nos 14, collègues pris dans des rafles systématiques, 12 sont morts dans les camps. Ils ont été traités aussi sauvagement que les autres Juifs, il suffit pour en être convaincu de considérer le tableau ci-contre relevant les données chiffrées pour chaque convoi où il y avait un collègue au départ de Drancy.

La haine raciale a été plus meurtrière que la volonté de punir des actes de résistance !

Les déportés politiques

30 internes, quel que soit leur âge, ont été déportés politiques. Ou tout du moins à notre connaissance. 27 sont revenus des camps et pour la plupart ont survécu de nombreuses années. Ils ont tous montré courage, dignité et humanisme dans les moments les plus difficiles.

Les Politiques identifiés sont au nombre de trente. Le sort de deux d'entre eux (E. Coudert et C. PY) est incertain car si leurs noms figurent sur des listes de déportés sans apparaître sur celle des morts, il n'a pas été possible d'avoir le moindre détail sur les raisons de leur arrestation, le camp où ils ont été internés et leur activité professionnelle ultérieure. Peut-être des membres de l'Amicale pourront-ils nous éclairer ?

Jeanne Stéphanie Arager-Oguse (promotion 1929). Cette collègue avait un long engagement politique avant 1939. Dès octobre 40, elle fut active au dispensaire La Mère et l'Enfant, centre d'entraide de la communauté juive sis au 36, rue Amelot, Paris (11^e arr.), où M. Baruk⁽¹⁾ était aussi présent. Puis elle quitta Paris pour Lyon et rejoignit « Combat médical », journal clandestin du Mouvement national contre le racisme (MNCR) faisant connaître la politique d'extermination en cours. Elle aidait aussi des confrères dans le dénuement car interdits d'exercice.

Arrêtée, elle a été déportée en juillet 1944. Son convoi est le seul où le nombre de gazés à l'arrivée été inférieur à celui des immatriculés. Elle a exercé la médecine jusqu'aux années 70-80. Connaître son odyssée serait plein d'intérêt.

NB- L'administration de la Gestapo peut être considérée comme scrupuleuse à tous égards, dans l'extermination comme la gestion, puisque bien après son retour notre collègue reçut les 225 francs (centimes) saisis lors de son arrestation !

Emile Edmond Arbeit (promotion 1920). Peu de choses sont connues sur ce collègue. En date du 8 mars 1944, Otto Abetz⁽²⁾ dans une dépêche à l'Auswärtiges Amt (ministère des Affaires étrangères allemand) donne une liste de personnes ayant une importance politique récemment arrêtées et transportées en Allemagne sur laquelle figure son nom (Thèse d'histoire de Bénédicte Vergez).

Il apparaît aussi sur la liste des déportés de la *Gazette médicale de France*, 1946, n°19, p. 518. Enfin, il est signalé sans détails dans *Sachso. Au cœur du système concentrationnaire nazi*. (Paris, 1982, Plon-Ed. Minit). S'il était juif, il ne semble pas avoir été classé ainsi. L'*Annuaire de l'Internat* le porte comme exerçant à Paris, 48 rue Pierre Charron, 75008 encore en 1954 (dossier fort incomplet qui appelle d'autres informations).

André Bohn (promotion 1924). Dès les premiers jours après l'Armistice de juin 1940, il choisit son camp. En rejoignant le réseau Comète, A. Bohn connaissait le risque que comportaient l'accueil des aviateurs alliés et l'organisation de leur évasion. Arrêté fin 1943, deux aviateurs américains étant chez lui, il affirme des heures et des jours durant qu'il l'ignorait. Sa ténacité fut invaincue. Son appartenance juive ne fut pas décelée.

Déporté NN⁽³⁾ au Struthof-Natzweiler, il retrouva H. Laffitte (promotion 1923) et P. Suire (promotion 1933), subissant avec eux les rigueurs de ce camp puis, celles non moindres, de Dachau où ils furent transférés quand la ba-

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

taille approcha l'Alsace. Homme de grande foi, intègre, d'une compassion sans faille et d'un courage réfléchi,

A. Bohn survécut sans qu'on lui connut la moindre faiblesse. En particulier, il ne quitta Dachau qu'une fois son dernier patient évacué ; un mois d'absence de plus ! Au retour, tout en reprenant son activité libérale, il redevint le discret médecin chef de la pouponnière d'Antony (accueil et répartition des nourrissons à placer, organisme alors dépendant de l'Assistance publique) avec le même sérieux et la même calme générosité qu'avant la guerre. Il portait aussi aide et secours à ses camarades de déportation, principalement aux plus jeunes dont la réinsertion familiale et sociale n'allait pas de soi.

Ses camarades l'élirent président des Anciens de Dachau à la place laissée vacante par le décès du ministre Edmond Michelet. Jusqu'à sa mort en 1982, A. Bohn la dirigea avec cœur et intelligence.

Emile Louis Coudert (promotion 1922). Son nom figure sur la liste de la *Gazette médicale de France* de 1946. Les *Annuaire de l'Internat* de 1947 et de 1954 le signalent exerçant la chirurgie à Tunis. Des informations venant de cette ville précisent qu'il y était installé avant guerre et qu'il y a été arrêté par la Gestapo fin 1942 puis déporté. Ce bref indice doit être suivi de renseignements complémentaires. E.L. Coudert aurait exercé à Tunis jusqu'aux années 1970-75. Rien n'est connu sur le camp où il aurait été interné.

Pierre Couinaud (promotion 1919). P. Couinaud au dynamisme proverbial était le chirurgien taillé en force d'Argentan où il fonda une clinique et ouvrit un service de chirurgie à l'hôpital. Croix de guerre 1914-18, il ne s'inclina pas en 1940 et sa clinique tenue par les sœurs de la communauté de Briouze accueillit les clandestins blessés, aviateurs alliés et résistants. Il installa aussi en forêt de Silly une antenne chirurgicale. En outre, il mit sur pied un groupe de renseignements et d'action rattaché au réseau Centurie. Il est dénoncé en mai 1944. La Gestapo surgit pendant une opération qu'avec sang froid, P. Couinaud termina sans sourciller. A Compiègne, il rencontra D. Ebrard (promotion 1923) avant d'être déporté à Neuengamme près

de Hambourg. Wormser et Michel dans la *Tragédie de la déportation* (Hachette, 1954) citent une action qui dépeint sa force de caractère : à la fin d'une journée épuisante et d'un long appel, les SS demandent s'il y a parmi les détenus un chirurgien. P. Couinaud s'avance : « *Bon Chirurgien ? oui !* ». Les SS l'emmènent dans un camp de femmes voisin où il opère une détenue manifestement en bons termes avec le chef du camp. P. Couinaud dit avoir eu le trac !

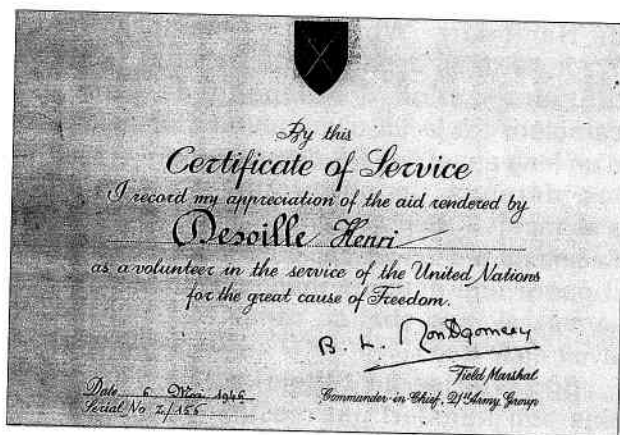
Son prestige fut certain, ce qui n'empêcha pas son transfert par mesure disciplinaire à Mauthausen puis à Ebensee où il rencontra Gilbert Debrise (G. Dreyfus, promotion 1924). Après son retour P. Couinaud fut député, sénateur, secrétaire d'Etat à la Santé et surtout maire d'Argentan, ville à laquelle il communiqua son dynamisme. Il est mort en 1967.

Henri Desoille (promotion 1927). Qui ne connaissait à la faculté la force de ses convictions ? Elles se sont naturellement exprimées au triste retour de l'automne 1940. Membre du réseau Johnny (F.F.C.), ses actions lui valurent les plus nobles décorations et un hommage personnel signé Montgomery. Il fut arrêté le 29 avril 1942 et incarcéré à Fresnes au secret pendant quelques mois. Puis ce fut Romainville, vivier d'otages à fusiller, Sarrebruck, Mauthausen et Gusen.

Le regard porté sur la déportation est celui d'un médecin, orienté vers l'expertise judiciaire et la médecine du travail à laquelle il a tant donné. Ses propos sont ceux d'un Villermé⁽⁴⁾, un Villermé ayant aussi subi la souffrance décrite. « *Pour un criminologiste, c'est une expérience unique !* » résume sa position.

La faim, une hantise. Les rêves réellement irréels, pires que la réalité. La vie intérieure conduisant à l'anéantissement ou à sa propre spiritualité. Et la promenade en charrette des condamnés avant leur exécution, le pilori quoi ; le vol dénommé dans la langue des gardiens « Organisieren » ; « *j'ai vu de mes propres yeux des [intraveineuses] intracardiaques de phénol pour achever les morituri de la Bahnhof de Gusen ; la noyade par l'immersion de la tête dans un tonneau ; le tri pour la chambre à gaz, 3 secondes par déporté ; le diagnostic de tuberculose signant l'exécution* » (voir G. Dreyfus,

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION



Henri Desoille reçoit le 6 mai 1946 l'hommage rendu par B. Montgomery, alors commandant en chef des armées, pour service rendu aux Nations-Unies, pour la plus grande cause de la liberté.

promotion 1924 et J. Toulet, promotion 1946). « Comme médecin j'ai relativement peu souffert matériellement » dit-il en ajoutant : « Nous sommes des témoins impuissants mais nous serons plus tard les témoins de l'accusation. »

Dès son retour il fut membre de la présidence puis du comité d'honneur de la Fédération nationale des déportés et internés résistants et patriotes (F.N.D.I.R.P.). Son témoignage marqua le procès de Nürenberg.

Son idéal le poussait à orienter sa spécialisation vers la médecine du travail. Il en fut le premier titulaire de la chaire, créée pour lui, et joua un grand rôle dans l'établissement de la loi sur les services médicaux du travail (le 11 octobre 1946).

Son journal, *Les Arch. maladies professionnelles*, termine sa nécrologie (1990, 51,395-9) en citant le complément qu'avec Charles Richet (promotion 1908) il souhaitait inscrire au serment d'Hippocrate : « Le Médecin refusera son concours à toute Autorité lui demandant d'agir au mépris de la dignité de l'homme ». D'actualité encore aujourd'hui.

Lucien Diamant Berger (promotion 1925). Ce collègue, chirurgien à Boulogne sur Seine, fut arrêté par la Gestapo en 1941 à l'occasion d'un soi-disant trafic d'essence découvert dans sa clinique, dénoncé alors comme d'origine juive et donc très sévèrement condamné à quatre ans de détention.

Interné d'abord à Fresnes puis à partir de juillet 1943 dans diverses prisons d'isolement de l'Ouest allemand, Mannheim, Ludwigshafen, Sarrebruck, Deux Ponts et Bayreuth où il est libéré par l'armée américaine quelques jours avant d'être dirigé sur un camp d'extermination comme Juif. A ce moment il se dévoua auprès d'autres déportés, promis au même sort (récit du Dr C. Meyroune).

Revenu à Paris, il eut quelque peine à rentrer en possession de ses biens qu'« on » (ses dénonciateurs ?) s'était approprié. Il reprit la chirurgie jusqu'à sa retraite en 1980 et mourut à 92 ans en 1992.

Soumis au règlement carcéral traditionnel allemand, il n'a pas été transféré là où les Juifs étaient systématiquement gazés. Quant à son esprit, il a été sauvé par sa capacité à rêver, à composer dans sa tête des vers, plus de six mille, dit-il, qu'il se récitait tant qu'il n'eut pas de quoi écrire. Il en publia plusieurs recueils ainsi qu'un récit de sa captivité, *Prisons tragiques, prisons comiques, prisons grivoises*.

« Les Allemands pouvaient tout prendre mais pas ce que j'avais dans la tête. »

Gilbert Dreyfus (promotion 1924). En 1941, interdit de médecine à l'hôpital par les oukases de Vichy, G. Dreyfus n'attend pas que le vent tourne pour constituer avec des amis la Brigade des Maures. La zone dite libre ayant été envahie, il devient clandestin. Son rôle d'organisateur le fait sans cesse voyager. Au cours d'un de ses périples, il est arrêté à Bollène sous le nom de Gilbert Debrise, pseudonyme de déporté puis de plume. Les Baumettes, Compiègne et Mauthausen, puis le kommando d'Ebensee.

Dans *Cimetières sans tombeaux*, les horreurs des camps, G. Dreyfus les a décrites, les médecins méprisés mais utiles et donc pouvant demeurer honnêtes (p. 82) et en imposer aux SS (p. 114-15), la promotion des kapos par leur aptitude à tuer les détenus (p. 84), les pires, le choix par les SS des malades (appelés alors Stück⁽⁶⁾) à envoyer à Dachau pour être gazés, éventuellement sous prétexte d'un faux résultat positif de BK, ou au « laboratoire de vivisection humaine à laquelle s'exerçaient les jeunes chirurgiens SS à Hartheim » (p. 64).

A chaque page, c'est la lutte des médecins d'Ebensee (F. Wetterwald, promotion 1942, en

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

particulier) pour mettre fin aux intraveineuses et intracardiaques de « Benzin » (p. 89), pour améliorer les soins chirurgicaux (p. 119) et aussi répartir plus intelligemment les rares sulfamides malgré la dictature de kapos, bras séculiers des SS. Et le « noyeur officiel » ayant rempli son office, le diagnostic de la cause de la mort doit obligatoirement être « syncope » et signé du détenu médecin (p. 134). Pourquoi ? Sans doute pour les statistiques à montrer à la Croix-Rouge internationale, si jamais celle-ci devenait curieuse ! Ensemble, ils conjuguèrent la courageuse fermeté basée sur la compétence, la dignité et le refus intelligent car masqué.

Mesurer l'accessible leur a permis de poursuivre au camp la lutte contre les nazis, (*médecine et nazi sont incompatibles*, p. 116), et ainsi de maintenir l'espoir. G. Dreyfus montre que dans les pires situations, garder une âme n'est pas impossible et le fait comprendre après en avoir donné l'exemple. La preuve ? Page 177, il aide F. Wetterwald (promotion 1942) à opérer un peu recommandable oberkapo que des détenus avaient lynché lors de la libération du camp.

Au tribunal des criminels de guerre, il a confondu ses bourreaux, leurs crimes, leur veulerie et plus encore leur médiocrité. A lire.

G. Dreyfus a achevé sa carrière à l'hôpital Pitié-Salpêtrière, professeur d'endocrinologie.

Jean-Claude Dreyfus (promotion 1938). Démobilisé, il commence son Internat. Révoqué parce que Juif en avril 1942, il se replie sur la région lyonnaise. En décembre 1943, sous le nom de Raymond Leclerc, il est pris dans une rafle en représailles d'un attentat. Estimé suspect, il est jugé bon pour alimenter la réserve de main d'œuvre carcérale, gratuite et secrète, et donc déporté à Buchenwald. Quelques jours après son arrivée, il est atteint d'un érysipèle suppuré, forme historique pas rare dans les camps, l'amputation de jambe étant envisagée mais il guérit.

Transféré à Dora, classé mauvais ouvrier, il est inscrit pour un kommando redouté. Il fait alors valoir sa qualité de médecin (ce à quoi il n'aurait pu prétendre sans sa fausse identité, les Juifs n'ayant pas le droit de soigner) et subit un examen avant d'être affecté à un service de tuberculeux. Là, le rituel est respecté, recherche de BK et radios, sans aller plus loin, l'objectif

(illusoire de toute évidence) étant de cantonner la contagion.

A partir de février 1945 il y eut, insupportable pour lui, la sélection qu'opéraient les SS pour les sinistres « transports » sans retour. Moins d'une semaine avant l'arrivée des Alliés, on ne sait pourquoi, les autorités organisent un convoi à 110 dans des wagons ouverts avec 24 heures de vivres. Le voyage dura cinq jours. Et les cadavres s'entassèrent jusqu'à la fin du cauchemar qui se termina à Bergen Belsen peu avant la libération par les Anglais.

J.-C. Dreyfus est devenu professeur de biochimie à l'hôpital Cochin, créateur et généreux comme il le fut toujours. Il est décédé en mai 1995.

René Emile Dubois (promotion 1920). R. Dubois fait partie des promotions de l'après 14-18, très marquées par les épreuves subies. En 1940, sa position est clairement affichée ; il adhère au réseau George France et en 1941 Vichy le suspend de son mandat de conseiller municipal de La Baule. Le 28 octobre de cette année, il est arrêté par les Allemands. Mais il est libéré par le tribunal militaire, après 14 mois de détention, la preuve n'ayant pu être apportée par l'accusation de son activité de renseignement sur les défenses côtières de la Loire inférieure ni celle de l'accueil qu'il avait organisé pour les agents venant de Londres. Il reprend alors ses actions clandestines.

En juillet 1944, il est à nouveau incarcéré, en otage tout comme P. Trocmé (promotion 1923), et immédiatement dirigé sur l'Allemagne dans un convoi qui sera bloqué à Belfort où, fin août, les détenus sont libérés grâce à l'initiative d'un Alsacien, feldwebel dans l'armée allemande. R. Dubois, avec D. Ebrard (promotion 1923), Marklen (promotion 1927) et Trocmé (promotion 1923), a donc pu échapper au système « parfait » qui le vouait à la déportation. Aussitôt R. Dubois participe à un centre chirurgical clandestin des environs de Delle jusqu'à la libération de la région en novembre 1944. Infatigable, il s'engage et trouve sa place à l'hôpital 402 de la 1ère Armée.

Daniel Ebrard (promotion 1923).- D. Ebrard était une forte personnalité, fier de ses ancêtres Hauts-Alpins, de sa famille et de sa réussite

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

comme chirurgien à Deauville, opérant aussi à Honfleur, Pont Audemer et dans d'autres hôpitaux locaux.

Comme nombre de collègues chirurgiens, il était aussi à la tête d'une clinique construite avec l'aide d'une congrégation franciscaine. C'est là que le 7 mars 1944 il reçut la visite de la Gestapo qui l'emmena. Dans ses mémoires il ne précise pas ce dont il était accusé.

Chacun connaissait ses opinions car il avait bruyamment refusé d'être nommé au conseil départemental comme Vichy le lui proposait. Plusieurs survivants de l'époque font état de sa pudeur proverbiale quand il s'agissait de lui mais parlent de parachutistes, pilotes et résistants opérés et hospitalisés clandestinement avec la complicité des Sœurs et du personnel civil comme de ses activités clandestines avec le Dr Vouland. Incarcéré à Caen, il fut transféré en mai à Compiègne où il y rencontre Couinaud, 1919, et Trocmé, 1923, en juillet. Bientôt chargé de l'infirmerie, il resta jusqu'au 25 août. Embarqué pour les camps, son convoi fut arrêté par les bombardements à Péronne où les détenus purent s'égailler le 31 août, la veille de l'arrivée des Alliés.

D. Ebrard eut donc le sort heureux de Dubois (promotion 1920), Trocmé (promotion 1923) et Merklen (promotion 1927) qui échappèrent au dernier moment à la vraie déportation. De là il regagna Trouville en stop, à bicyclette ou à pied. Ses camarades restés à la prison de Caen avaient été fusillés le matin du débarquement, le 6 Juin.

Quelques jours de repos, bientôt écourtés, et il reprit la chirurgie puis de lourdes responsabilités électives dans son département qu'il occupa jusqu'à sa mort en 1962.

François Girard (promotion 1950). En 1942-3, F. Girard est au PCB mais aussi et de plus en plus à Défense de la France, mouvement auquel il se consacrera ensuite entièrement. Arrêté lors d'un transport d'armes en avril 1944, il suit le circuit Fresnes, Compiègne puis Buchenwald.

La dernière étape faillit lui être fatale : plus de 100 dans un wagon à bestiaux, en pleine chaleur du mois d'août, une dysenterie apparue à Compiègne et pratiquement pas d'eau pendant 5 jours. Il serait mort peu après son arrivée

sans l'aide d'un camarade qui l'a porté à l'infirmerie où il fut traité par un ancien collègue (promotion 1908) qui dit-il : « *Dans cette atmosphère de grande détresse et de folie... (il était)... très calme, très professionnel.* »

En janvier 1945, F. Girard travaillait entre la gare et le camp quand il vit arriver les évacués d'Auschwitz, sortant des wagons après plusieurs jours de voyage, tous nus, déshabillés au motif d'une tentative d'évasion, sous la neige et par une température sibérienne. Ils devaient marcher pour se rendre au camp mais nombreux furent ceux qui tombèrent raides, sans un geste des bras pour amortir leur chute ; ils étaient morts avant de s'écrouler. C'est l'inimaginable que F. Girard a vu de ses yeux.

A son retour à Paris, il retrouva son père, médecin qui revenait de Dora, une sœur, déportée à Ravensbrück, mais pas son autre sœur, fusillée après avoir été arrêtée en juillet 44.

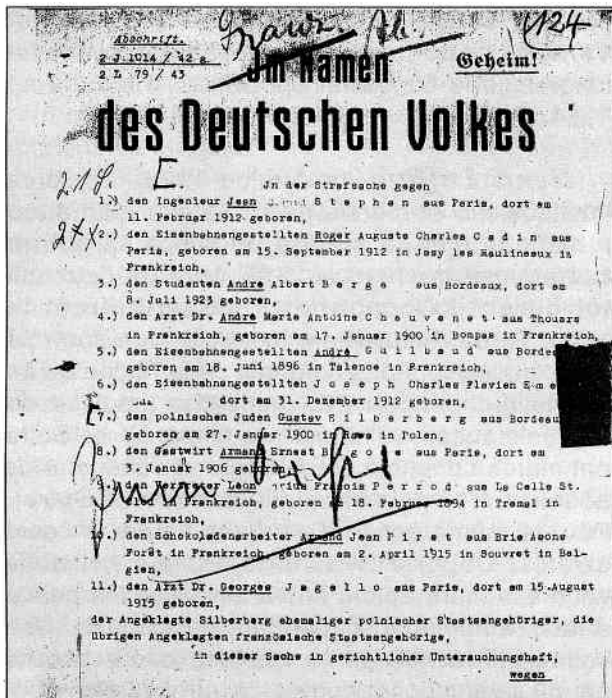
F. Girard est devenu professeur de physiologie à l'hôpital Trousseau, spécialisé en endocrinologie. Il a pris sa retraite en 1993.

Jean-Marie Inbona (promotion 1935). Les renseignements sur la cause de l'arrestation de ce collègue qui eut lieu en mai 1944 et sur sa déportation sont rares. Il appartenait au mouvement Ceux de la Libération-Vengeance. Détenu au Cherche Midi, ce qui laisse supposer que son affaire était militaire, torturé, il ne cède pas. Le 15 août il part pour Buchenwald où il rencontrera divers collègues, entre autres Vic Dupont, promotion 1942, et C. Richet, promotion 1908, celui-ci précisant dans ses souvenirs personnels non publiés qu'il eut des difficultés sévères avec les autorités occultes du camp.

Après la Libération, il est resté volontairement pour soigner ses codétenus dans un hôtel réquisitionné alors en Thuringe et n'est rentré qu'en mai.

Il s'est intéressé à deux aspects de la pathologie des déportés, avitaminoses et pathologies expérimentales dont ils ont été victimes. Il a publié sur ce dernier sujet après avoir suivi les procès de Nuremberg. Jusqu'à sa mort, au début des années soixante dix, il est resté discret comme il l'avait été à son retour. Nos avons le sentiment que faute de renseignement précis nous ne pouvons lui rendre le juste hommage qu'il mérite.

LE CINQUANTAIRE DE LA DEPORTATION



C'est en mars 1943 que le Volksgerichtshof juge G Jagello et dix de ses camarades impliqués dans la même affaire et les condamne à mort

Georges Jagello (promotion 1942).- Né en 1915, tout juste nommé, G. Jagello est arrêté le 1er avril 1942. Des archives (actuellement aux AN AJ40 1512) du Volksgerichtshof (tribunal d'exception qui l'a jugé à Trèves) constituent notre principale documentation sur cette période. Elles nous apprennent que G. Jagello voulait être chirurgien, qu'il a fait partie de l'Armée des volontaires, qu'il fut recruté par un camarade de guerre. Ce groupe d'une part diffusait un journal clandestin, Pantagruel, et d'autre part transmettait des renseignements à l'Intelligence Service. G. Jagello a centré ses activités sur l'espionnage de la base aérienne d'Evreux, utilisant comme couverture une adhésion au M.S.R. (Mouvement social révolutionnaire) de Eugène Deloncle.

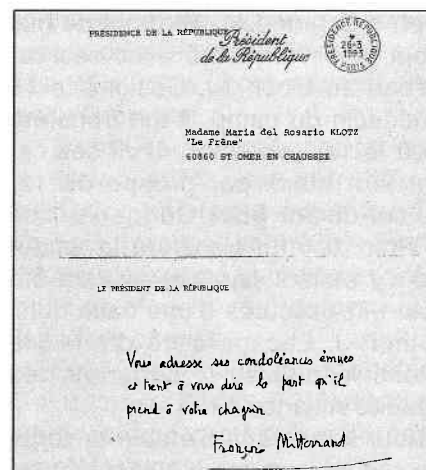
Le 9 octobre 1942, G. Jagello est déporté NN à Hinzert où il a rencontré le Dr Meyroune de Paris à qui nous devons la suite des informations : nommé à l'Infirmerie, le Revier, G. Jagello s'est efforcé avec quelques confrères de donner des soins aux rares déportés qui y avaient accès. En mars 1943, lui et ses 10 camarades impliqués dans la même affaire sont

transférés dans la prison de Wittlich puis à Trèves où ils sont passés en jugement par le Volksgerichtshof qui les condamne tous à mort.

Et au bout du calvaire, la hache trancha le cou de G. Jagello et de ses camarades, exécutés le 31 août 1943 à Cologne-Kingelpütz. Le souvenir de G. Jagello est-il matérialisé dans l'un des hôpitaux de L'Assistance Publique ? ou à l'Amicale, rue du Fer à Moulin ? Si non, il est encore temps de réparer.

Boris Klotz (promotion 1930). Prisonnier en 1940, B. Klotz s'évade et entre à Libération Sud en janvier 1941. Chef adjoint de la région Sud pour les Musr (Mouvements Unis de résistance) (Vaucluse, Ardèche, Gard, Drôme et Hautes-Alpes), il assume de lourdes responsabilités. Arrêté à Toulon le 13 mai 1943, en prison à Marseille et Fresnes, il est déporté à Buchenwald en janvier 1944. Un moment au Revier du Petit Camp, il fut transféré dans la Ruhr, à Bochum, dans un kommando dépendant de Buchenwald.

Un étudiant en médecine de deuxième année, Claude Pot, se rappelle avec émotion le médecin courageux qu'il était. Cinquante ans après il écrit : « Nous avons été transférés dans un camp périphérique. Alfred, Allemand, détenu depuis 1937 et chef du camp, avait tabassé un déporté, lui brisant le fémur. B. Klotz proteste ; Alfred le gifle ; B. Klotz le jette à terre. Alfred rend compte au commandant SS du camp qui finalement donne raison à B. Klotz. » En faisant respecter sa dignité au risque de sa vie, B. Klotz assura le sort des détenus dont il



Grand officier de la Légion d'honneur, Boris Klotz s'est retiré à St Omer en Chaussée où il est mort à 87 ans en 1993.

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

avait la charge. En outre une évasion lui étant proposée par un chirurgien allemand, il la refuse car il aurait laissé ses camarades détenus sans la protection de leur médecin.

En avril 1945, les Alliés s'approchant du camp périphérique où il avait été transféré, B. Klotz et ses camarades jetés sur la route errent, gardés par des SS. Avec trois autres, dont C. Pot, il s'échappe et rejoint les troupes américaines. Médecin à la Légion étrangère en 1930 pendant son service militaire, B. Klotz en manifesta l'esprit toute son existence.

Grand officier de la Légion d'honneur, Boris Klotz s'est retiré à St Omer en Chaussée où il est mort à 87 ans en 1993.

Jean Lacapère (promotion 1925). Après avoir participé individuellement à quelques actions (aide et accueil aux évadés ou pilotes alliés), J. Lacapère a trouvé sa place dans le réseau Alliance en 1942. Sa caractéristique était de marquer toutes ses activités par un dévouement à la collectivité nationale, comme il le fit dans sa spécialité, la rhumatologie. Et son patriotisme était déjà affirmé, deux citations ayant récompensé dans la seule année 1918 le courage du médecin auxiliaire de la 1^{ère} Guerre mondiale. Alliance rassemblait des Français de toute origine sociale et fut au début centré sur le renseignement opérationnel, l'équipe initiale étant riche en militaires de carrière de tous grades. Plus tard la réception d'armes et leur répartition fut une autre action. L'extrême discrétion de J. Lacapère fait que le détail de son activité est aujourd'hui mal connu. Arrêté le 25 mars 1944 à Paris, il ne parla pas et fut déporté NN (Nacht Nebel) à Schirmeck - Struthof de mai à septembre, tout d'abord interné avec ses camarades du réseau au block 10. Désigné le 16 juillet comme médecin du camp, il est transféré à l'infirmerie d'où le 1^{er} septembre il vit ses camarades quitter leur block par groupe de 12, sans bagages, soi-disant pour Gaggenau, de l'autre côté du Rhin. Il y fut transféré le lendemain. Ses amis n'y étaient pas ; ils avaient été tous (107 semble-t-il) exécutés d'une balle dans la tête au Struthof. J. Lacapère ne dut la vie qu'à ses fonctions médicales le séparant des autres NN du réseau Alliance.

Après son retour il s'occupa d'établir la vérité du massacre de ses camarades d'Alliance et re-

prit ses activités rhumatologiques à l'institut Vernes et au ministère de la Santé dont il fut longtemps le conseiller spécialisé. Il mourut en 1964.

Henri Laffitte (promotion 1923). La force intellectuelle et morale de H. Laffitte était aussi athlétique que sa stature. Fidèle à sa guerre courageuse de 1916 à 1918, il fut de ceux qui tôt durant l'Occupation reconstituèrent le 114 e RI de recrutement local qui joua son rôle à ciel ouvert lors des combats de la poche de La Rochelle. Il prit part à l'organisation médicale de la Résistance. A l'hôpital de Niort, lui et Suire ont marché d'amble en chirurgie et dans le refus absolu de la présence allemande (Cf Suire). Pour la même action, l'un après l'autre, ils sont arrêtés. Déporté H. Laffitte, classé NN donc voué à la mort rapide, arrive à Natzweiler puis à Allach, kommando dépendant de Dachau. Son calme au service de sa maîtrise opératoire lui permit de s'imposer comme chirurgien. Son courage et son dévouement firent qu'il fut respecté de tous. Par son autorité et ses initiatives, il put mettre fin à de cruelles mesures ou d'inhumaines interdictions. Par exemple, il sauva nombre de femmes juives et tziganes hongroises en allant, contre les ordres, opérer sous le feu de la bataille précédant la libération du camp. L'admiration dont il a été l'objet s'est traduite par un accueil émouvant lors d'une invitation à Budapest 28 ans plus tard.

A son retour de déportation, il a repris sa vie chirurgicale et humanitaire, s'occupant en particulier des Anciens de Dachau et de Natzweiler. La retraite est venue, calme, couronnée par son élection à l'Académie de médecine. Il est mort à Paris en mars 1993.

Francis Le Basser (promotion 1914). En 1940, F. Le Basser (Croix de guerre 14-18) avait déjà 51 ans et occupait depuis plus de 15 ans une place éminente à Laval. Ses convictions excluaient tout contact avec l'occupant et son âge le recours direct à la violence, ce qu'il regrettait. Avec quelques amis, notables comme lui, il est au centre des « Indépendants » de Laval qui bientôt se rattachent au réseau Mithridate (ou « Libé Nord » selon certains), directement connecté avec Londres. Chirurgien faisant autorité, il fut sans cesse actif aux côtés

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

de ceux qui combattaient les Allemands : secours aux blessés clandestins, participation à tous les artifices administratifs pour justifier les réfractaires, aide et soutien aux fugitifs qui gagnaient les Maquis.

Le 3 mai 1944, il est arrêté avec son épouse par la Gestapo et tous deux détenus à la prison du Pré-Pigeon à Angers. Le 25 juin, il arrive à Dachau où il est affecté comme infirmier, puis envoyé à Kempton, kommando dépendant de ce camp. Son petit local de consultation servait de lieu de prière le dimanche, ce qui comportait des risques certains d'autant que les autorités occultes du camp étaient divisées sur ce point. Il sera libéré le 18 mai 1945.

Après son retour, il fit autorité dans le département, au Conseil de la République puis au Sénat mais sa réussite essentielle fut la modernisation de sa ville Laval dont il fut le maire en 1945-46 puis de 1956 à 1971. A son dynamisme, Laval doit un parc de logements sociaux et l'implantation de nombreuses industries, la population de la ville doublant d'habitants. Il fut un modèle d'activité jusqu'à sa mort en 1974.

Pierre Maynadier (promotion 1933). Chirurgien à Rodez, P. Maynadier rejoint la résistance en 1941. L'année suivante, il met sur pied ce qui deviendra le maquis de la Forêt de Palanges si bien qu'en 1943 il est le patron des Mouvements unis de Résistance (Murs) de l'Aveyron avec ses Corps francs et son réseau de soutien aux Réfractaires. Le 30 décembre 1943 il est arrêté ainsi que sa femme, tous deux durement interrogés à la Gestapo de Rodez, transférés à Montpellier et c'est Compiègne. Son convoi erre plusieurs jours en Allemagne, atterrit à Auschwitz où P. Maynadier masque son piteux état de santé qui pourrait le mener à la chambre à gaz lui dit un médecin tchèque ancien de Paris.

Soutenu par des amis fidèles, héroïques compte tenu des circonstances, il part presque inconscient pour Buchenwald. Au Petit Camp, un ancien collègue (promotion 1908) le tire d'affaire médicalement et remonte son moral. Devenu chirurgien au camp, il travaille avec l'excellent Horn, ci devant professeur à Prague. Mais le contrôle direct était exercé par un infirmier chef détenu allemand qui agissait selon son humeur !

P. Maynadier écrit : « *Les accidents du travail mortels étaient transformés sur l'acte de décès en pneumonie avec collapsus ou phlegmon et septicémie ; il m'arrivait de ne plus retrouver un malade que j'avais laissé la veille en bonne santé relative ; parfois je le retrouvais moribond ; il me suffisait de regarder le pli du coude, pour voir la trace de la piqûre de sefso (sic ?). Il avait été condamné pour des raisons qui m'étaient étrangères et qu'il ne fallait même pas approfondir... Chaque nuit voyait 5-6 assassins, dans le seul but de se procurer une tranche de pain ; j'ai eu la preuve en février que certains avaient mangé du cadavre.* »

Après son retour, à son métier de chirurgien réputé, P. Maynadier ajouta une grande activité comme élu de sa ville et de son département, les questions scolaires le passionnant. Sublimant ses épreuves passées, il se dépensa pour que sa ville soit jumelée avec Bamberg en Allemagne (alors RFA), qui délégua son ancien maire, le Dr Mattleu, aux funérailles de notre collègue à Rodez.

Felix Pierre Merklen (promotion 1927). Médecin des hôpitaux de Paris et agrégé, F. Merklen est arrêté à Paris en avril 1943 et détenu à Fresnes.

Au départ du convoi pour Compiègne, à l'embarquement, il tombe entre le quai et la voie et se casse l'humérus si bien qu'il est transféré au Val de Grâce, puis à Saint-Denis.

Il rejoint le camp de Royallieu à Compiègne le 29 avril 1944 et y reste jusqu'aux premiers jours de juin avant d'être libéré alors que sa famille le croyait parti pour l'Allemagne. F. Merklen a toujours été d'une extrême discrétion tant sur les motifs de son arrestation que sur son incarcération et sur les circonstances de son exceptionnelle libération.

Il est des rares qui ont pu échapper à la déportation après être entré dans le processus parfaitement réglé qui y conduisait. Comme Dubois (promotion 1920), Ebrard (promotion 1923) et Trocmé (promotion 1923), son nom a donc sa place à côté de ceux qui n'ont pas partagé leur chance.

Chef de service de dermatologie à l'hôpital Saint-Louis (Paris), F. Merklen a terminé a carrière comme professeur de pathologie expérimentale.

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

Gustave Potez (promotion 1921). La tradition militaire était très forte chez G. Potez, nommé à la sortie de la guerre de 14-18 où il s'était distingué, en particulier à l'armée d'Orient. Aussi en 1940 il refuse l'occupation et porte tous ses efforts sur les filières aidant les jeunes à passer en zone libre, en Afrique du Nord, en Grande-Bretagne via l'Espagne ou Dieppe. Il prit aussi contact avec le réseau des F.F.C. Fer, où œuvraient des militaires de carrière et des agents de la SNCF, dont il était consultant de physiologie.

La cause précise de son arrestation en mai 1944 n'est pas claire dans les souvenirs de sa famille. Après la prison de Rouen, c'est Compiègne puis Neuengamme, près d'Hambourg où il reste jusqu'en avril 1945. Puis c'est un transfert délirant. A quelle logique pouvaient obéir les autorités allemandes qui au moment de l'effondrement du front utilisèrent les camions des Suédois de la mission du Comte Bernardotte pour évacuer ce camp au Banat de Temeswar, aux confins de la Roumanie et de l'ex Yougoslavie ? Et ensuite de ramener les déportés à TheresinStadt, près de Prague ?

Lors de la longue et difficile libération de cette ville par les maquisards, bien qu'il fut dans un état misérable, dans une cave et couché sur une civière, il soigna les blessés. Mais à la fin des combats, il était en zone russe. Aussi, ne revint-il à Paris que le 30 mai en débarquant au Bourget alors que l'on n'attendait plus de déportés. Le centre d'accueil du Lutétia était fermé. Que pouvait faire G. Potez totalement isolé ? La solution, s'adresser à ses amis de sous-colle, Marcel Lelong (promotion 1921) et Jacques Delarue (promotion 1925) qui l'accueillirent, le vêtirent et lui apprirent que sa famille était indemne et sa maison épargnée par les bombardements.

Après son retour, G. Potez fut professeur de clinique puis directeur de l'Ecole de médecine et de pharmacie de Rouen qui devint de plein exercice sous sa houlette. Il mourut en 1966, à 73 ans.

Charles Auguste Py (promotion 1923). Y a-t-il vraiment un collègue de ce nom qui a été déporté ? Deux informations sont disponibles : -1°. le Père Riquet qui dirigea la conférence Laënnec de 1929 à 1944 et fut déporté signale

la présence d'un Py à Dachau dans le bulletin de l'Association où il y évoque son séjour ; -2°. Le nom de ce collègue figure dans nos annuaires d'avant guerre, de 1947 et de 1954 mais sans jamais d'adresse.

Une lettre de demande d'informations a été envoyée aux 25 Py du Rosenwald 1993. Trois réponses sont parvenues, deux négatives. Une seule fait état d'un Charles Py, lointain parent, qui aurait été chirurgien en Amérique du Sud et qui serait revenu, tuberculeux, en France dans les années trente.

Un grand point d'interrogation.

Charles Richet (promotion 1908). Dès 1940, C. Richet refusa l'Occupation, le dit à haute voix et centra son activité médicale sur l'étude de la dénutrition due aux restrictions alimentaires imposées par l'occupant, ce qu'il exprima à plusieurs reprises dans ses cours et à l'Académie de médecine où il avait été élu en octobre 1940. Cette intrépidité effarait. En outre il se joignit à Ceux de la Libération où son collègue au laboratoire de l'Académie de médecine, son ami, le pharmacien Roger Coquoin, gendre de Paul Carnot (promotion 1894), assumait les plus actives responsabilités.

Le réseau étant démantelé, C. Richet fut arrêté en juin 1943 et déporté à Buchenwald en janvier 1944. Pendant la quarantaine, C. Richet fut menacé de la pire sanction pour avoir saigné un détenu en plein OAP (avec une fourchette !) sans permission du kapo du block, un ex cordonnier. Tout geste d'un détenu médecin non « reconnu » était « criminel ». Un collègue de Lyon, Rousset, le fit admettre au revier du Petit Camp dont il devint médecin, « embusqué », disait-il. Il en partagea un temps la responsabilité avec B. Klotz (promotion 1935).

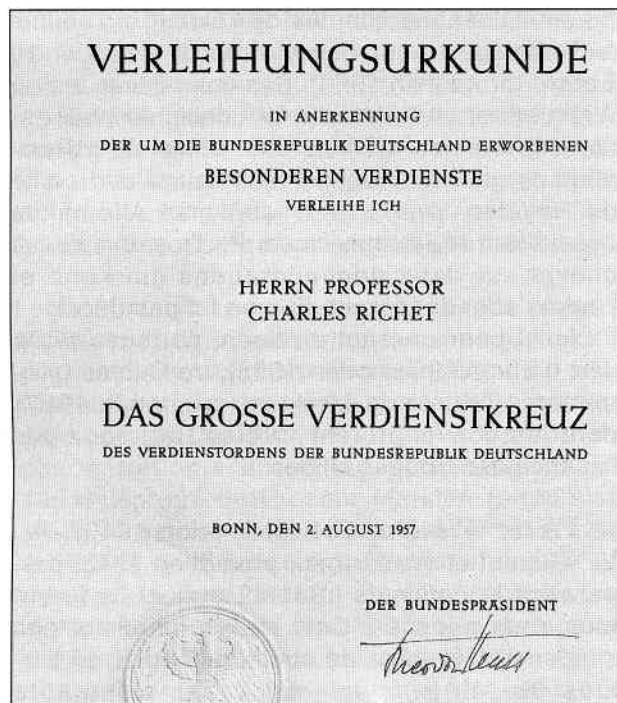
Un détenu membre de l'Académie de médecine est plutôt encombrant, ce qui le protégea et lui permit d'agir pour ses camarades. Un collègue chirurgien beaucoup plus jeune et des étudiants en médecine strasbourgeois, belge et parisien ont gardé le souvenir de son courage, de sa générosité, de ses choix raisonnés si difficiles car tout avantage donné était retiré à un autre, et de son autorité morale qui le faisait respecter tant des SS que des redoutables autorités occultes du camp. Un des étudiants écrit 50 ans après « *Au milieu d'un monde où les*

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

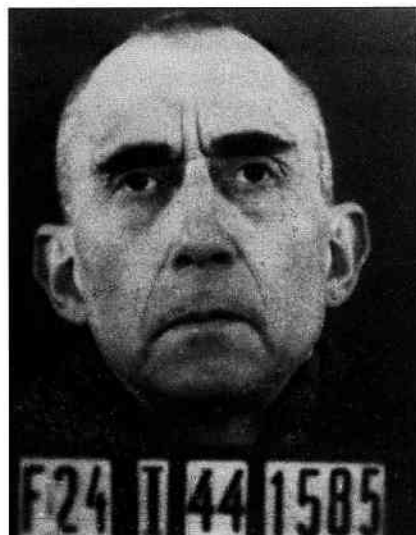
plus bas instincts de l'Humanité étaient mis à nu, il a toujours gardé une très grande dignité sans jamais faillir à ses principes. »

Après la libération du camp, il servit de guide à un envoyé de la BBC qui voyant une muraille de cadavres dont certains étaient défigurés par les morsures de rats lui dit : « Si j'en parle, les auditeurs me traiteront de menteur. » A son retour il publia *Trois bagnes* avec Jacqueline et Olivier Richet (réimpression 1993 par ADIF, 14 rue Agricole Perdiguier, 84000, Avignon) et s'occupa activement de la Fédération internationale des déportés et de la Neutralité médicale en temps de guerre, activité où il rencontra souvent Henri Desoille, promotion 1927.

En 1957, le Chancelier C. Adenauer, lui aussi ancien déporté, lui conféra la Croix de commandeur de l'Ordre du mérite d'Allemagne (alors RFA) en reconnaissance de l'action généreuse et pleine de confiance dans l'avenir que Charles Richet menait dans les associations internationales de déportés en faveur de la Paix en Europe.



En 1957, le Chancelier C. Adenauer, lui aussi ancien déporté, conféra à Charles Richet la Croix de commandeur de l'Ordre du mérite d'Allemagne.



Un visage effrayant. Mais tel qu'il est, c'est le visage de Charles Richet, déporté à Buchenwald qui apparaît ainsi sur la « carte d'identité allemande » attribuée alors à tout détenu.

Pierre Suire (promotion 1933). Ne pouvant passer en Afrique du Nord, en 1940, P. Suire redevient chirurgien à Niort auprès d'Henri Laffite. Agent à Libé-Nord et Ceux de la Résistance en 1941, il entre en 1942 dans « l'armée secrète ». Février 1944, au cours d'une action d'espionnage survient un accrochage : un mort (résistant) et deux blessés conduits à l'hôpital : un Français, agent allemand, un Belge (de Delbo-Phénix-Zéro-France) que P. Suire se charge de faire évader. H. Laffite, chef de service, est arrêté. P. Suire poursuit sa double activité chirurgicale et résistante dont la fuite de trois Juifs hospitalisés, avant d'être écroué à son tour. Durement pressé, P. Suire ne parle pas. Jugé (ce qui est alors inhabituel), il n'est pas condamné à mort mais, comme H. Laffite classé Nacht und Nebel (Nuit et Brouillard, ce qui signifie : doit disparaître).

Il est déporté au camp de Natzweiler Struthof, sur le versant alsacien des Vosges où il est tiré d'un block fermé pour opérer les victimes d'un bombardement. En septembre 1944, il est transféré à Dachau où il assista à l'assassinat le 19 avril 1945 du général Delestrain, autre NN (Vidal, chef de l'Armée secrète). Une épreuve durement ressentie : l'interdiction d'opérer, les chirurgien en place peu habiles ne voulant pas de concurrence. « Détail » : le dentiste chargé de récupérer sur les cadavres les dents en or, dûment inventoriées à l'arrivée au camp, prévint P. Suire le 21 avril que l'autorité du camp lui avait donné la liste des exécutés du

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

lendemain sur lesquels il aurait à « intervenir » et que Pierre Suire y figurait sur ordre du Volksgerichtshof ; mais « *la machine était grippée* ». Sa revanche : le 22 avril P. Suire averti d'un programme de mise à mort de Juifs put dérober la liste des 52 de son block qui se cachèrent. Les 750 des autres blocks furent poussés par les SS dans des wagons fermés et abandonnés sans nourriture ni eau sur la voie. Les cadavres de ce silencieux assassinat collectif furent découverts le 29 par l'armée américaine.

Evoquant récemment sa déportation, P. Suire, fidèle à l'homme que connaissaient ses élèves d'Internat, dit : « *Nous étions en gueulilles... Ils nous méprisaient. Mais lorsque je les croisais dans le couloir du revier, je ne baisais pas les yeux.* »

Et aujourd'hui, sa conviction est toujours aussi ferme.

Jacques Toulet (promotion 1946). Trop jeune pour être appelé sous les drapeaux en 1939-40, J. Toulet est heureux de répondre à un ami qui en septembre 1940 lui propose de rejoindre le service de renseignement de l'armée de Terre, SR Kléber, tout en sachant que son meilleur sort sera d'être « *rescapé du poteau après avoir été terroriste, radio, franc tireur, maquisard ou autre* ». Le 18 janvier 1943, la Gestapo l'arrête. Sa préoccupation : ne pas entraîner de camarades dans l'engrenage fatal d'où la possibilité morale de résister aux méthodes persuasives médiévo extrême-orientales doublant les interrogatoires.

Six mois à Fresnes en isolement, un mois à Romainville avec la camaraderie retrouvée. Mais c'était la réserve à otages d'où étaient prélevés les fusillés du jour, les victimes annonçant le matin que c'était leur tour, sans phrase autre que leur confiance dans la victoire finale. Classé NN, il passe par Sarrebruck Neue-Brem bien nommé camp de « *représailles* » puis par Mauthausen et le kommando de Wiener Neudorf adossé à une usine d'aviation.

Survivre aux chiens lâchés, à la terrasse, aux bombardements, aux brimades, à la menace de pendaison sous de faux prétextes de larcins ou simplement à l'incapacité physique d'accomplir un parcours acrobatique avec une brouette surchargée de gravats. Schaden Freude⁽⁶⁾. Et BK +, falsifié pour éviter la

chambre à gaz. Survivre dans la dignité a son prix.

Et c'est l'évacuation sous la pression de l'armée russe au début avril 1945. Marche de 240 km jusqu'à Mauthausen. Tout écart de la colonne et c'est le coup de grâce. Une fois, dans son groupe, un de ses compagnons ainsi abattu au moment de la halte du soir, a été mangé, - oui.

Et c'est la Libération et l'évacuation vers la Suisse des Grisons et des sanatoria.

J. Toulet a passé l'Internat de 1946, est devenu gastro-entérologue et professeur au Collège de médecine.

Pierre Trocmé (promotion 1923). Né en 1899, trop jeune pour avoir participé à la guerre de 1914-18, P. Trocmé était installé depuis la fin de son Internat comme cardiologue à La Rochelle. En septembre 1942, il est arrêté une première fois avec ses deux fils, le deuxième étant notre collègue Yves Louis Trocmé (promotion 1954) qui fut président du Comité de l'Internat en 1956-57. Toute la famille est libérée quelques jours plus tard, mais après le débarquement, la Gestapo l'inclut dans la rafle des personnalités marquantes de l'Ouest et l'envoie à Compiègne pour déportation. Il y rencontre Ebrard (promotion 1923). Ses connaissances en Allemand et en Anglais le font désigner pour assurer le service médical d'un camp de prisonniers de guerre hindous installé aussi sur le site de Royaleu. Après le 15 août, les Allemands évacuèrent les camps, mais P. Trocmé était à cheval sur deux administrations qui l'une et l'autre l'abandonnèrent. Et il ne fut pas déporté !

Ainsi pour une autre raison, partagea-t-il le sort d'Ebrard (promotion 1923), de Dubois (promotion 1920) et de Merklen (promotion 1927) dont les convois furent arrêtés, rattrapés par l'avance des troupes alliées.

Victor Vic-Dupont (promotion 1942).- V. Vic-Dupont et Wetterwald, promotion 1942, préparaient le concours 1941-42 auquel ils furent tous deux nommés. Cela ne les empêcha pas d'aider des évadés, de contacter le SR de l'armée de l'Air, puis de créer ensemble Vengeance, réseau peu connu car sans engagement politique. V. Vic-Dupont se consacra au renseignement, ce qui le conduisit à mailler son réseau en liaison avec des cheminots et des

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

agents des messageries de presse, par exemple, pour collecter plus rapidement les données. Ils établissaient des filières avec la zone libre et Londres. Il était aussi interne, chez Mollaret (promotion 1925) à la Salpêtrière (Paris) où la Gestapo vint pour l'arrêter en octobre 42. Un collègue pharmacien lui signale de loin qu'il faut s'éclipser. Débute alors avec sa femme et leur enfant une vie errante sans domicile fixe où le soutien de Mollaret ne manqua jamais. L'intelligence et l'activité déployées par V. Vic-Dupont dans la clandestinité dépassent l'imagination. Le 9 octobre 1943 il est arrêté gare Montparnasse alors qu'il partait pour la Bretagne et Londres.

Torturé puis déporté, il arrive en piteux état à Buchenwald, où un infirmier du Luxembourg doté de puissance, jauge sa valeur d'homme, l'aide à revivre et le fait affecter au revier du Grand Camp. Dans de nombreux passages des Jours de notre Mort de David Rousset apparaît la place prise par V. Vic-Dupont tant comme médecin que comme rocher de courage et d'espérance ainsi que comme médiateur auprès des autorités occultes du camp. Sa déposition au tribunal de guerre de Nürenberg pèse lourd car sans passion, les faits clairement rappelés parlant d'eux-mêmes.

Revenu, ce fut la phtisiologie puis la réanimation, à la tête de la clinique spécialisée de l'hôpital Claude Bernard. Il mourut en 1976, après une longue agonie post opératoire où il manifesta le même courage qu'entre 1940-45.

Robert Waitz (promotion 1923). La personnalité de R. Waitz et la rigueur avec laquelle il décrit ses souvenirs sans un adjectif qui en atténuerait la portée donnent à son témoignage tout son poids (De l'Université aux camps de concentration. Témoignages strasbourgeois, 1954). Agrégé de Prosper Merklen (promotion 1896), il est en 1940 à Clermont-Ferrand avec la faculté de Strasbourg. Dès janvier 1941, il s'engage à fond dans la Résistance active et même violente, étant bientôt à la tête du mouvement Francs Tireurs, puis des Murs d'Auvergne.

Arrêté en juillet 43, il ne parle pas, est dirigé sur Drancy puis Auschwitz comme « politique », son appartenance à la Communauté juive n'ayant pas été relevée par la Gestapo précise Mme Waitz (Vichy l'avait cependant suspendu

pour cette raison !). Au revier du camp, il s'expose sans arrêt pour aider l'un ou l'autre avec assez d'intelligence pour être d'une efficacité exemplaire, malgré la dictature médicale exercée par des détenus de droit commun, nommés kapos par les SS et ayant tout pouvoir sur les médecins.

Le comble est sa description de la sélection des inaptes pour envoi à la chambre à gaz, le « *dilemme terrible*. ». Vient l'évacuation du 18 janvier 1945 à pied puis en wagons ouverts et l'arrivée à Buchenwald (Cf Girard). Un ex étudiant strasbourgeois se souvient 50 ans plus tard de son épuisement au sortir de ce transport qui « nous avait ramené plus de cadavres que de vivants » et ajoute que la solidarité aidant « *sa (R. Waitz) mécanique intellectuelle a retrouvé sa rapidité* ».

A Buchenwald, R. Waitz a eu le courage de subtiliser pour témoigner plus tard des documents sur le passage d'homme à homme du typhus pour « entretenir la souche » dans le centre luxueux de pathologie expérimentale où des détenus servaient de sujets. Le souvenir de l'expérimentation humaine lui faisait plus horreur que celui de ses propres souffrances. Libéré, il repart pour organiser le rapatriement sanitaire des déportés de Bergen Belsen.

A partir de ses archives personnelles, l'université de Haïfa a exposé les raisons pour lesquelles il a donné en 1968 sa démission de la présidence des Anciens d'Auschwitz : le gouvernement polonais voulait « déjudaïser » ce camp et donner au souvenir une orientation politique engagée que rien ne justifiait. Le départ de R. Waitz a de fait mis fin à ladite structure tandis que, de son côté, il poursuivait son activité dans d'autres groupes.

Professeur à Strasbourg, il a construit un institut d'hématologie auquel il a donné un tel élan que, depuis sa mort en 1977, cet établissement se développe au même rythme que de son vivant, pour la plus grande renommée de cette culture

François Wetterwald (promotion 1942). Au début de son livre *Vengeance*, paru en 1946, F. Wetterwald raconte comment son sous-colleur V. Vic-Dupont (promotion 1942) et lui partagent la même volonté de lutte, se séparent sur les moyens et se retrouvent. F. Wetterwald

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

prend la partie action et évasion, V. Vic-Dupont celle du renseignement. F. Wetterwald, aidé en particulier par deux internes en pharmacie de l'AP-HP, ne se contenta pas de coups de main.

Il monta une large organisation allant jusqu'à créer une école de cadres « terroristes » en Normandie, un soit-disant « centre de formation de moniteurs » d'un groupe bidon, Effort et Joie. L'ensemble Vengeance fut un temps en étroite relation avec Ceux de la Libération, mouvement lui aussi apolitique et donc injustement oublié aujourd'hui. De multiples arrestations firent que les liens entre les deux mouvements se détendirent. F. Wetterwald fut arrêté le 15 janvier 1944, soumis à des interrogatoires ponctués de tortures ininterrompues malgré sept hémoptysies. Puis ce fut Mauthausen, et son kommando Ebensee où il s'unit par l'action et la pensée avec Gilbert Dreyfus (promotion 1924).

F. Wetterwald a écrit en 1946 *Les Morts inutiles*. Dans la préface de la 2^e édition (Bertout, 76810 Luneray) parue en 1991, F. Wetterwald explique le sort qui fut réservé à cet ouvrage libre d'engagement politique. Il est cependant l'un des plus poignants sur la déportation. Dans l'avant propos : « *Souvenirs personnels ? Oui... Mon sort n'eut rien d'exceptionnel....* » La simplicité des fantassins paysans de Verdun ! Une centaine de récits de deux petites pages sont autant de visions de l'enfer. Page 37, le premier contact : un affreux dogue lâché sur un groupe de déportés débarquant ; page 38, immatriculé... « *Il ne te reste que tes richesses intérieures* » et page 116, après une pendaison « *... Le commandant regarde aussi sa montre. Allons, tout est dans l'ordre, et on pourra inscrire sur le procès verbal, à une seconde près, l'heure du décès.* »

Tous ceux qui l'ont connu avant, au camp et après savent que ses richesses intérieures dépassaient la norme et que F. Wetterwald fut aussi un chirurgien qui, à Ebensee, réalisa des tours de force opératoires et d'organisation dont il a sobrement rendu compte dans journal suisse Praxis, 1946, n° 41, 42, 43.

Au retour, F. Wetterwald ne fut pas épargné, même s'il fut président de la Société d'urologie. Il est mort en 1993, le jour anniversaire de son engagement, un 18 juin. « *La Foi, l'Espérance et la Charité appelle-les comme tu veux, dans ton jargon particulier* », cri du cœur à la fin du

livre, étaient siennes. A. Prochiantz (promotion 1939) le rappelle en 1993 dans un article du bulletin, centré sur sa noblesse dans l'action et la pensée.

Adrien Wilborts (promotion 1910). De forte stature, en vrai flamand, A. Wilborts fit une guerre 1914-18 exemplaire qui lui valut d'être commandeur de la Légion d'honneur à cinquante ans. Pédiatre libéral à Paris, dévoué à La Goutte de lait, le dispensaire modèle de Belleville créé par notre ancien collègue, G. Variot (promotion 1877), il dut en 1936 cesser son activité en raison de séquelles de la guerre : œil perdu et troubles cardio-pulmonaires (gazé et pleurésie).

A. Wilborts se retira à l'île de Bréhat et, dès 1940, fut avec sa femme et sa fille un pilier de la résistance locale, très axée sur l'espionnage des terrains d'aviation allemands et les évasions vers l'Angleterre. (La Bande à Sidonie, du réseau Georges France). La famille et onze résistants bretons furent arrêtés le 22 mai 1942.

Interné à la prison d'Angers puis de Fresnes, A. Wilborts, après une longue instruction où il n'a pas parlé, fut transféré à Compiègne. Seul membre du réseau à ne pas avoir été classé NN en raison de ses titres de guerre, il reçut des colis. Au début février 1944, il est déporté à Buchenwald où il ne peut survivre aux conditions inhumaines du camp et meurt à 58 ans, le 24 février. Sa femme et sa fille, déportées NN, sont revenues de Ravenbrück.

Par les nuits les plus longues de Roger Gueguen (Edition Ouest France) et Le Courlis, Bulletin Paroissial de Bréhat (1993), rappellent le courage et la générosité de notre collègue. Son souvenir marque encore les Iliens de Bréhat.

Au total 30 Collègues ont été déportés politiques et le sort de 29 est connu. Un, G. Jagello (promotion 1942), a été décapité après jugement par le Volksgerichtshof comme la dizaine de ses camarades impliqués dans la même affaire. Un autre est mort à Buchenwald, Wilborts (promotion 1910). Les 27 autres sont revenus vivants et pour la plupart ont survécu de nombreuses années. Leur destin fut donc moins misérable que celui de nos collègues juifs, presque tous morts au camp ou à leur retour.

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

L'objectif des Allemands n'était pas le même dans les deux cas. Nos collègues juifs, étaient placés dans un système où le but était de les détruire plus tôt. Les SS y ont réussi, pour leur plus grande honte.

Les collègues politiques disposaient de quelques atouts. Leur valeur individuelle, ils pouvaient la faire valoir. N'avaient-ils pas sciemment exposé leur sort, sachant pertinemment ce à quoi ils s'exposaient. Certains s'étaient engagés soit dans la rédaction, l'impression et la diffusion de journaux clandestins, soit dans le renseignement ou les filières d'évasion de prisonniers ou d'aviateurs alliés descendus en territoire occupé ; ce furent les dominantes de la résistance de 1940 à 1942. Plus tard, se sont ajoutés les transports d'armes et l'activité des maquis.

Le nombre de chirurgiens déportés, notables dans leur région, illustre leur position sociale, renforcée par le respect dû au risque pris en opérant les clandestins dans leur clinique. Et quelle reconnaissance de civisme donnée par l'occupant que de prendre des collègues comme otages après le débarquement !

La conduite des collègues déportés avant leur arrestation témoignait d'une structure solide, d'une aptitude à conserver une tenue courageuse les protégeant et souvent les imposant dans l'univers concentrationnaire. Leur profession, utile dans une certaine mesure au fonctionnement du camp en tant que vivier de main d'œuvre, faisait qu'ils bénéficiaient de quelques tolérances de la part des autorités SS.

Dans les infirmeries, les conditions de vie n'étaient pas aussi cruelles que celles dans les blocks dont les détenus étaient écrasés par un travail surhumain et plus encore par la chiourne. Un autre atout, la capacité de décision mise à l'épreuve pendant les gardes de quatre ans d'Internat où ils devaient agir seuls dans la misère d'alors. Ils étaient prêts à faire face, dans toutes les circonstances d'exercice de la médecine.

Une dernière preuve de leur personnalité. Loin d'avoir été moralement et intellectuellement anéantis, nos collègues déportés ont pour la plupart affiché à leur retour un dynamisme à la hauteur de leur passé. Dans leur vie professionnelle, privée ou publique, dans les instances électives, municipales, départementales

ou régionales, et même nationales, ils ont montré leur force de réflexion et d'initiative.

Plusieurs ont même participé activement à la construction de l'Europe, avec toute la générosité que cela impliquait, compte tenu de leurs souffrances passées.

N'oublions pas aussi les jeunes collègues atteints du typhus en allant soigner les déportés tout juste libérés, à Dusseldorf ou à Bergen Belsen. Deux d'entre eux sont connus, D. Duché (promotion 1946) et R. Legrand (promotion 1946). Ils s'en sortirent, plus heureux que Michel Léon Kindberg (promotion 1908) qui périt victime de son dévouement alors qu'il aurait pu ne pas se préoccuper des autres. Ils n'ont sans doute pas été les seuls à avoir été contaminés.

1940-44 ne fut pas la première occupation subie par la République française. Le 28 janvier 1871, à l'annonce d'un armistice déjà honteux, Charles Richet, (promotion 1872), exprima en quelques vers le même sentiment de révolte que celui de ses collègues engagés dans la lutte contre l'occupant :

Nos fusils sont tombés de nos mains défaillantes ;

Que d'autres se battent pour nous !

...

Oui, nous sommes vaincus parce que nous voulons l'être :

A genoux donc, courbons le front !

Quand on craint les combats, c'est que l'on veut un maître ;

...

P.C. Epheyre Derenne Ed. Paris 1874

Ce qui n'empêcha pas ce Prix Nobel (1913) d'être toute sa vie un militant de la paix par le Droit, membre fondateur de la Ligue des droits de l'homme et défenseur de bien des nobles causes, celle de Dreyfus entre autres. ■

⁽¹⁾ Psychiatre, membre de l'Académie de médecine.

⁽²⁾ Ambassadeur allemand à Paris, à partir de juin 1940.

⁽³⁾ *Nacht und Nebel* (Nuit et Brouillard). Nom donné par les nazis aux déportés politiques destinés à périr dans les camps sans laisser de traces.

⁽⁴⁾ Médecin à l'origine de la loi 1841 portant limitation du travail des enfants.

⁽⁵⁾ En Français, morceau.

⁽⁶⁾ En Français, la joie de faire mal.